

## Le poème

Sous le ciel grincheux de Paris, j'ai dansé au rythme du vent, j'ai séché les larmes des cœurs en peine, j'ai senti la chaleur des mois d'août mais aussi la neige sous mes pas, j'ai abrité des vagabonds le temps d'une nuit et, plus que tout, j'ai vu grandir et mourir des enfants. J'aurais aujourd'hui tant d'histoires à raconter si ma mémoire ne flanchait pas. Mais voyez-vous, lorsque l'on a deux mille cinquante ans, il y a peu de choses dont l'esprit se souvienne avec clarté. J'ai oublié, aujourd'hui, tous les visages que j'ai rencontrés et tous mes amis disparus. Il n'y a que ces vers qui restent encore intacts en ma mémoire :

*“Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure <sup>1</sup>”*

C'est en décembre 1911 que j'ai rencontré G. pour la première fois. Il est la seule personne dont je me souvienne aujourd'hui du nom. J'avais lu celui-ci sur le cahier rouge qu'il amenait toujours avec lui lorsqu'il me rendait visite : Apollinaire G.

Chaque fois qu'il me rejoignait dans ce parc où je loge, le même rituel se mettait en place. Il s'asseyait sur le banc, juste à côté de moi, sortait de sa poche un crayon de bois puis restait des heures durant à griffonner et noircir des pages entières qu'il déchirait finalement et jetait à mes pieds.

Lors de notre première entrevue, il s'était effondré lourdement sur le banc glacé puis avait frotté ses mains l'une contre l'autre dans le vain espoir de retrouver un peu de chaleur. Il était essoufflé, tremblait de froid et pleurnichait de chagrin. Si je n'ai jamais été doué pour comprendre les peines des innocents qui croisent mon chemin, il n'avait pas été difficile de voir en ce jeune homme toute la tristesse d'une romance qui prend fin. Sans m'adresser un mot et sans me jeter un regard, il était resté trois heures sur ce banc à confesser à son petit carnet toute sa rancune et sa douleur.

*“Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure <sup>1</sup>”*

Durant toutes ces années, j'ai eu le temps d'observer les nuages se mouvoir et s'énerver jusqu'à déverser sur ma peau des torrents de pluie que le vent, de ses mains délicates ou claquantes, vient sécher.

Les jours de pluie ont toujours été pour moi le synonyme d'une grande solitude. Je reste seul au milieu de mon parc, ancré dans cette terre qui devient alors molle, froide et inconfortable. Aucun enfant ne vient courir autour de moi, aucun chien ne vient réchauffer mes pieds de son urine tiède, aucun vieux ne s'assoit sur le banc pour jeter des miettes de pain aux pigeons et, surtout, aucun jeune homme ne vient partager avec moi le moment intime de l'écriture.

Plus le temps passe, plus ces jours gris et sans fin m'effraient par leur tristesse et leur monotonie. J'aime sentir la vie autour de moi, j'aime écouter les histoires des promeneurs et sentir leur rire chatouiller mes entrailles. Lorsque le parc est désert et que rien autour de moi n'occupe

mon esprit, je me retrouve seul avec moi-même, contraint de me remémorer mes propres histoires, toutes usées, floues et abîmées par le temps.

Plonger au fond de mes souvenirs provoque en moi un vacillement. J'ai alors l'impression de chavirer, de tomber et de disparaître. J'ai le sentiment que tout mon buste se consume et que ma tête part en fumée.

Dans ces malaises, qui deviennent avec l'âge de plus en plus fréquents, les vers de G. sont la seule chose qui me raccroche à la réalité. Je me les répète jusqu'à sentir à nouveau la froideur des gouttes d'eau sur mon crâne et je suis alors sûr d'être toujours vivant, droit et majestueux.

*“Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure <sup>1</sup>”*

G. n'était pas bavard. La première fois que j'ai eu la chance d'entendre sa voix, le parc était désert et sa seule agitation venait rompre le silence. Il s'était mis à marcher en long et en travers devant le banc, comme si, par son impassibilité, sa froideur et son silence, celui-ci pourrait être le juge de ses maux. Sa voix, éraillée, laissait jaillir des paroles si violentes qu'elles avaient fait fuir les oiseaux endormis sur mes branches. Il était tourmenté et s'impatientait de ne pas trouver le mot juste, la rime qui ferait de son poème un chef d'œuvre, accusant son esprit de paresse.

J'avais écouté patiemment sa plaidoirie larmoyante, puis j'avais jugé dures les grossièretés qu'il infligeait à son esprit, pourtant moteur de sa poésie, mais je n'avais pu donner mes conseils et mon avis, car il ne m'écoutait jamais et ne me regardait jamais.

Après avoir finalement trouvé un accord avec lui-même, il s'était rassis sur le banc puis avait repris ce ballet magnifique qu'il mimait pour moi à chacune de nos retrouvailles. Sa bouche murmurait en silence tous les secrets de sa composition, ses mains se crispaient sur le crayon de bois puis reprenaient leur chemin sur les pages blanches. Sa paume devenait noire, frottant les mots fraîchement déposés sur un papier fin qui, dans un crissement, était finalement détaché de ses sœurs, roulé en boule puis jeté en l'air. C'est alors qu'arrivait la scène finale : le cahier rougeâtre se refermait en un claquement et le crayon de bois, entre frottement de tissu et bruit de mine cassée, atterrissait au fond d'une poche trouée. Puis G. se levait, le regard baissé, et s'en allait loin de moi, rejoindre un ami ou une nouvelle conquête dont je ne connaîtrai jamais ni le nom ni le visage.

*“Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure <sup>1</sup>”*

Il y a plusieurs années, des hommes en costume sont venus me souhaiter un joyeux anniversaire. C'était un joli jour de mai. Le soleil réchauffait mes branches, un vent léger soufflait sur mes feuilles, les jeunes parents promenaient en landau leur nouveau né rose et parfumé de sucre, les couples de vieux marchaient main dans la main et se blottissaient l'un contre l'autre sur le banc de G. et moi j'étais heureux, amusé par toute cette vie revenue avec la fin de l'hiver.

Le matin, des hommes chargés d'outils étaient d'abord venus installer à mes pieds une jolie plaque dorée que je ne pouvais lire car elle me tournait le dos. Les hommes en costume sont ensuite arrivés en début d'après-midi, suivis par un groupe d'habités du parc ou du quartier. Le plus grand d'entre eux, “Monsieur le Maire”, comme l'ont appelé plusieurs promeneurs, a bombé le torse, éclaircit sa voix et m'a adressé un discours plein d'admiration. Il a d'abord vanté la vigueur de mes bras ainsi que la fraîcheur de mon feuillage verdoyant. Il a poursuivi son allocution en

complimentant l'écorce, la sève, la chair, et tout ce qui constitue mon corps de vieil homme. Il s'est finalement ébahi de mon grand âge, m'a prié de rester debout mille années de plus puis s'est fait applaudir par toute l'assistance.

Cinquante ans plus tard, la plaque dorée me tourne toujours le dos. Je sais désormais qu'elle informe ceux qui se pencheraient sur elle que je suis assez vieux pour avoir connu César, Charlemagne, Louis XVI, et même Guillaume Apollinaire.

*“Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure <sup>1</sup>”*

G. ne parlait jamais de lui qu'au travers de métaphores, d'allégories, de personnifications et de je ne sais quelles autres sornoiseries dont il était le maître.

Je ne sais rien de lui, comme je ne sais rien de personne. Pourtant je voudrais tant savoir qui était cette femme pour qui ses yeux pleuraient, pourquoi celle-ci n'était plus sa maîtresse, pourquoi ce banc et non pas celui d'un autre arbre, dans un autre parc ou encore pourquoi ce carnet était-il rouge et non pas bleu, noir ou vert. Je voudrais lui raconter mon enfance, mes amours déçues, ce bon vieux temps où je n'étais qu'un arbre comme un autre, menacé de finir dans la cheminée d'une pauvre famille comme n'importe lequel de mes frères.

J'aurais tant aimé, avant qu'il ne soit trop tard, avoir accès à son esprit. J'aurais voulu pouvoir observer le raffut de son imagination, décortiquer l'amas opaque de pensées, de références et de jeux de mots qui constituaient son cerveau et connaître tous les secrets de cette mécanique, de ce talent inné que jamais je n'atteindrai mais que je voudrais tant comprendre.

Je peine même à me souvenir de son visage. Je crois avoir oublié la forme de sa mâchoire, les reflets de ses yeux au soleil, l'implantation de ses cheveux et la couleur de ses joues.

Je sais toutefois que la faute n'est pas qu'à mon exécration mémoire. C'est aussi et surtout la sienne. Lui qui me tournait le dos, toujours courbé sur son carnet, ne s'intéressait qu'à son art et ne concédait jamais un seul regard à la nature qui l'entourait, ne me laissant apercevoir son visage que lorsqu'il marchait vers moi.

J'espère au moins que tout cela a servi à quelque-chose, que la jeune femme est revenue entre ses bras, que son poème l'a poussé au sommet de la gloire et a rempli ses poches d'or et de lumière.

*“Vienne la nuit, sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure <sup>1</sup>”*

Depuis quelques jours, mes souvenirs se mélangent, je m'essouffle vite et me fatigue plus rapidement qu'avant. Je peine donc à tenir une discussion, à me concentrer pour observer le mouvement des nuages et à effectuer tout un tas de choses qui vous paraîtraient futiles mais qui sont pour moi synonymes d'énergie et de joie.

J'aimerais vous faire croire que la fatigue n'atteint que mon âme et ma mémoire mais ne touche pas mon corps. Peut-être pourrais-je même me convaincre. Malheureusement, c'est en réalité tout à fait faux.

Jeudi, ou peut-être hier après-midi, ou peut-être était-ce il y a une semaine, je ne sais plus, j'ai manqué de tomber sur un enfant. Il était sous mes bras, et observait en riant les fourmis affairées à tracter des miettes de pain jusqu'à leur royaume quand, tout à coup, j'ai senti mon corps

trembler. Ma plus haute branche, et autrefois la plus aguerrie, s'est mise à chanceler, manquant de frapper le petit garçon. Par chance, sa mère, attentive et rapide, est parvenue à le ramener près d'elle et à l'emporter loin de moi avant que ma branche, dans un bruit atroce de craquement, ne cède et ne tombe.

Si vous pouviez entendre les cris lancés par les passants et voir les regards jetés sur moi après l'incident, vous comprendriez sûrement la honte qui a parcouru mon corps. Jamais je n'avais ressenti un tel dégoût de moi-même, un tel déshonneur et une telle envie de brûler.

J'ai bien conscience, à présent, que chaque coup de vent abattu sur mon dos me rapproche un peu plus du jour où mon tronc se déchirera en deux, laissant comme dernière image de moi celle d'un arbre pourri jusqu'à la sève. Cette vision sinistre, qui hante mes nuits, souille chaque jour un peu plus l'image parfaite et idéalisée que j'ai de moi-même.

*“Vienne la nuit, sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure <sup>1</sup>”*

Par une belle journée de février 1912, G. était arrivé dans le parc avec un radieux sourire accroché aux lèvres. C'était ce même sourire qu'affichent les enfants lorsque leurs parents leurs promettent un tour de carrousel avant de rentrer à la maison.

Le soleil était d'une douceur étonnante, les oiseaux gazouillaient comme en plein mois de juillet et G. était, me semble-t-il, fier de lui. Il avait passé l'après-midi entière avec moi. Son cahier rouge fermé sur les genoux, il avait d'abord simplement pris le temps d'observer le ciel et le mouvement des feuilles au passage du vent avant de se lever et de lire, à haute voix, le poème qu'il avait composé et venait d'achever.

Il avait commencé une première fois sa lecture, puis avait fait une pause au milieu du quatrième vers de la première strophe pour raturer un mot et le remplacer par un autre. Il avait ensuite repris sa dictée par le premier mot du premier vers de la première strophe et l'avait poursuivie jusqu'au dernier mot du dernier vers de la dernière strophe.

Chaque rime, chaque quatrain, chaque distique et chaque anaphore sorti de sa bouche, et évadé de son esprit, résonnait comme un chant religieux. Le charme qu'emportait G. dans son attitude et dans sa récitation était le même que celui de son écriture. Son travail était abouti, intelligent et coulait en moi comme la Seine coule sous ce pont Mirabeau que jamais je ne verrai mais que je ne cesserai d'imaginer.

Puis G. était parti et, pour la dernière fois, mais je ne le savais pas encore, je l'avais observé s'éloigner de moi.

Jusqu'à un matin ensoleillé de septembre 2012, je pensais que jamais plus je n'entendrai ces vers.

Un jeune homme, à l'allure frêle et à l'air fatigué, est venu s'installer contre mon tronc. Assis dans l'herbe, il s'est entouré de livres et de cahiers et semblait se forcer à apprendre une leçon. Intrigué, je l'ai écouté déclamer son texte. Une sensation étrange a alors parcouru mon corps. Ce que j'entendais, je l'avais entendu cent ans plus tôt. Il semblait peiner à apprendre ce que je connaissais par cœur, et ce qui était pour moi le seul souvenir d'un ami disparu et que j'avais peut-être simplement imaginé.

*“Vienne la nuit, sonne l'heure*

*Les jours s'en vont je demeure*<sup>1</sup>

Un coup de hache, le bruit assourdissant d'une tronçonneuse, d'un tronc qui craque, d'un corps qui tombe. La vue d'un homme, puis du ciel, puis du sol, puis le noir et de nouveau le ciel. L'odeur du bois puis de l'herbe.

Pour la première fois de ma vie, je touche de mes mains cette terre qui m'a nourri et qui m'a porté. Je vois autrement les nuages au-dessus de moi, les oiseaux qui volent et les avions qui passent. Je m'amuse à penser que si le ciel venait à pleurer, je serais submergé, trempé et noyé.

Je ne me souviens plus de rien. J'ai oublié tout ce dont j'ai pu vous parler et j'espère seulement que vous existez. Mes cernes, nombreuses et serrées sur cette souche large, sont désormais le seul vestige du vieillard que je suis, ou plutôt que j'étais. Mes deux mille cinquante ans de souvenirs sont maintenant lisibles par tous, mais envolés de ma mémoire.

Si je ferme les yeux et que je me concentre, je peux ressentir la froideur de l'hiver, le calme du parc en décembre et imaginer la silhouette d'un homme assis sur un banc. Voûté au-dessus d'un carnet rouge, il semble écrire quelque chose.

Il récite maintenant un poème dont la tonalité et le rythme me sont familiers, pourtant, je ne le connais pas et je ne l'ai jamais entendu.

*"Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure*<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Guillaume Apollinaire, *Le Pont Mirabeau*

## L'EVEIL

Gabrielle poussa les portes de la centrale du quartier Hastings et inspira longuement l'air climatisé du hall. Il faisait un froid à pierre fendre dans les rues, la vapeur s'échappait des lèvres tout juste ouvertes et la peau se fissurait à découvert. À chacun des trois barrages croisés sur sa route on lui avait dit la même chose : « Il fait trop froid pour cette opération. »

Dans les vestiaires, Gabrielle déposa ses affaires et enfila son uniforme bleu. Ensuite, face au miroir au-dessus des lavabos, elle ramena ses cheveux en un chignon strict. C'était tout ce qu'elle avait trouvé pour se vieillir un peu, se donner un air sérieux. Du haut de ses vingt-six ans, elle n'avait pas exactement l'allure d'un lieutenant respectable. Ses grands yeux bleus et naïfs n'inspiraient pas le respect, et sa carrure chétive lui donnaient du mal à s'imposer. Elle se pencha au-dessus des lavabos, saisie par la nausée. Ses yeux pleurèrent sous la tension. Elle jeta un œil à sa montre, bientôt 5h, la réunion allait commencer. La jeune femme inspira bruyamment, tentant de se redonner du courage. Elle avait une mission à accomplir. Retrouvant sa composition, elle quitta les vestiaires d'un pas déterminé.

\*

Gabrielle arriva dernière en salle de réunion. Une assemblée de jeunes gens se retourna pour l'observer. C'était donc elle qui serait en charge de l'opération? Cette brindille à peine plus âgée qu'eux? Une vague de murmures parcourut la salle.

Au tableau, le Capitaine Morland, droit, imposant, lui fit signe d'approcher.

« Comme je vous le disais, reprit-il, le lieutenant Thibault sera en charge de la centrale de surveillance pour l'opération d'aujourd'hui. Monsieur le Ministre de l'Intérieur a jugé nécessaire de réunir les officiers supérieurs à Paris dans le but d'y assurer un maintien de l'ordre renforcé. Le lieutenant Thibault a toute ma confiance, vous êtes entre de bonnes mains. Sur ce, bonne journée et vive la France. »

Le Capitaine Morland sortit d'un pas vif, les clefs de sa voiture à la main. Il ne lui restait que deux heures pour rallier Paris avant le début des opérations.

« Bien, fit Gabrielle d'une voix teintée d'appréhension qu'elle tenta de transformer en assurance militaire. L'opération de ce matin est d'envergure historique. Après trente années de confinement, de restrictions, d'urgence sanitaire, le gouvernement a déclaré, au trimestre précédent, la levée de toutes les mesures coercitives sur le territoire français. Ce matin, à 6h précises, la France redeviendra la France, pays du vin, du fromage, des bistrots, de la fête et des chants. Quoi que cela puisse bien vouloir dire. »

« Nos experts, psychologues, sociologues et anthropologues sont tous arrivés aux mêmes conclusions : il faudra probablement s'attendre à des débordements. Après trente ans de restrictions, il est facile d'imaginer la réaction du peuple à qui tout est de nouveau permis. Toute une génération, celle de nos parents, a attendu trente années, perdu sa jeunesse et mûri dans le ressentiment et la frustration. Combien sont devenus fous? Combien ont perdu la parole? Et combien ne parlent plus qu'avec de la haine dans le regard? C'est pour cette raison que la région parisienne, avec une population plus fragilisée et de nombreuses zones sensibles, a réuni les grands officiers et deux tiers des réservistes. En ce qui concerne la

région caennaise, les estimations sont plus positives, mais comme vous le savez, des postes frontières séparent maintenant les quartiers de manière à fracturer les possibles mouvements de foule. »

Cette première prise de parole venait de faire sauter tout blocage. Le discours était sorti en souplesse, avec une pointe d'amour patriotique. Exactement comme elle l'avait répété chez elle.

Un second souffle de chuchotis traversa la salle de réunion. Gabrielle l'observa passer de visage en visage. Elle partageait leur appréhension, leur excitation, car à elle aussi, les notions de restaurant, de festival et de parade étaient étrangères. Née trois ans après le début de l'épidémie, Gabrielle n'avait jamais connu ce monde d'avant dont ses parents lui avaient rebattu les oreilles. Ce monde-là n'était qu'un rêve.

\*

Son père avait, aussi loin qu'elle s'en souvienne, toujours été en colère. Le virus s'était déclaré l'année de ses vingt-quatre ans et il avait, depuis, fait de son mieux pour contenir sa frustration, sa rage. Gabrielle n'avait plus compté les départs en furie, les insultes, le fracas provoqué par cette colère. Elle avait longtemps observé son père pleurer en secret, s'accrochant en vain à sa vie qui ne cessait de se décomposer entre ses doigts.

« Ce qui me déçoit le plus, Gabie, avait-il dit un jour, c'est de ne pas pouvoir mourir en héros.

– Quoi?

– Ouais, ce qui me rend triste, c'est de ne pas mourir pour une cause, pour un grand projet.

– Je ne comprends pas. C'est mieux si tu ne meurs pas tout court. »

Gabrielle avait compris bien plus tard, lorsqu'elle avait quitté la maison pour intégrer la police. Ce qui manquait à son père, c'était l'impression de faire partie d'un tout plus grand que soi. Il aurait aimé faire la guerre, monter une entreprise, construire des ponts et traduire Homère. Participer, d'une manière ou d'une autre, à un Tout.

« Ce qui me plaît le plus dans l'idée d'une guerre, avait-il déclaré un soir, c'est la reconstruction. Tout refaire après que la ville ait été rasée, la terre brûlée. Je referai tout. En plus beau. »

Les seuls moments où son père n'était pas en colère étaient ces instants pendant lesquels il oubliait presque. Non sans l'aide de la boisson. Mais il n'avait jamais eu l'alcool triste ou même violent. Il se contentait de fixer le vide, de quitter son corps une minute, ou dix, peut-être une heure, et parler du passé. Gabrielle aimait ces moments. Elle savait tout de la vie d'avant, grâce aux livres, aux documentaires, aux photos et à internet. On lui avait enseigné à l'école les façons de faire, les coutumes, les gestes d'avant. Il paraît qu'on s'embrassait les joues pour se saluer. Pourtant elle ressentait toujours ce vide, ce creux étrange sur la frontière entre le savoir et le non-savoir. Elle savait tout, et ne connaissait rien.

Mais quand son père racontait, le regard brumeux perdu dans le kinescope, elle voyageait avec lui.

\*

Les équipes venaient d'être réparties dans toute la ville. Les voitures de polices, seuls véhicules dans les rues de Caen, avaient quitté la centrale dans un nuage de fumée. Les premières lueurs du jour apparaissaient entre les montagnes de béton et Gabrielle sentit son cœur se serrer dans sa poitrine. Une nouvelle vie ouvrait ses portes ce matin.

« Hastings 1 en place, dit-elle à la radio.

– Chemin Vert 1 et 2 parés.

– Calvaire!

– Grâce de Dieu en triangulation. »

Calmette et Pierre Heuze répondirent peu après, une pointe d'excitation dans la voix.

« Il sera 6h dans 1mn, dit Gabrielle à ses équipés. Préparez-vous »

Ces mots prononcés, un rai de lumière vint toucher le pavé devant la voiture. Le soleil se levait enfin. Il se levait après une nuit longue de trente ans. Gabrielle pensa à tous ces hommes et toutes ces femmes que la nuit avait surpris en cours de route. Des gens comme ses parents, stoppés net dans leur parcours, plongés dans une stase sans fin.

Six heures sonnèrent au clocher de la cathédrale St Pierre, face au château, et c'est alors qu'ils le virent : un pied. Un pied chaussé dans une basket grise tâtonnant le pavé devant la porte de son immeuble. Gabrielle et ses hommes observèrent le manège maladroit de ce pied apeuré. Il tapotait le pavé, sortait du sommeil, à la manière d'un petit animal à l'arrivée du printemps. Puis le pied devint une jambe, une hanche et enfin un homme entier. Le premier homme. De l'autre côté de la rue, le buraliste avait décidé d'ouvrir à 6h, comme pour accueillir les nouveaux humains. Il relevait son rideau de fer. L'homme sortit de chez lui traversa la rue en jetant des coups d'œil anxieux à droite à gauche. Il aperçut la voiture de police garée plus haut et s'arrêta net au milieu de la rue. Son cerveau prit une seconde pour accepter l'information et lui dire que oui il pouvait y aller. Il acheta ensuite un paquet de cigarettes et en alluma une en inspirant l'air frais du matin. De sa main libre, il caressa ses joues et son nez, nus, sans masque, réagissant à la chaleur du soleil.

D'autres arrivèrent vite. Depuis les fenêtres aux alentours on avait observé ce marcheur isolé, cet éclaireur. Les portes cochères s'étaient ouvertes et on était descendu dans la rue. Le pas lent, les yeux fatigués, déroutés.

« C'est peut-être moins pire que ce qu'on avait prévu, dit Gabrielle. »

Elle envoya un texto au Capitaine Morland.

« Pour l'instant, rien à signaler. »

\*

Les heures passèrent. Les rues s'étaient remplies, tout était calme. On se faisait la bise, on se serrait la main, on s'asseyait à la terrasse des cafés malgré les basses températures. Gabrielle remarqua beaucoup de sourires. Elle n'avait jamais que deviné les sourires à la manière qu'ont les muscles du visage de se contracter. Les magasins qui n'avaient pas fait faillite avaient ouvert leurs portes et on s'y rendait sans se soucier du nombre de clients au mètre carré. Le peuple émergeait, heureux d'être encore vivant, comme après une nuit sans lune passée dans un abri antiatomique.

« Hastings 1, RAS, déclara Gabrielle à la radio sur les coups de 11h. »

Les autres équipés répondirent la même chose. Tout était normal, quoi que cela veuille dire.

À midi, les voitures rentrèrent à la centrale pour laisser la gendarmerie effectuer ses rondes dans la ville. Les forces mobilisées ce matin n'avaient servi à rien, et Gabrielle s'en réjouit durant la réunion post-opération.

\*

« Allô, papa?

– Salut, ma fille, tout s'est bien passé?



– Très bien. Et de ton côté? Qu'est-ce que vous faites toi et maman?

Son père retint un gloussement adolescent.

– On a réuni des copains, dit-il, on va aller manger au restaurant, les places partent vite dis donc, et puis après on ira faire les courses à Hérouville.

– Vous faites un truc ce soir aussi? Je me suis dit qu'on pourrait...

– Ah désolé, Gabi, ce soir j'emmène ta mère en boîte, ensuite on prendra la voiture pour passer quelques jours en Angleterre, j'ai fait refaire nos passeports. Trente ans que je lui promets.

– Pas de soucis, prévenez-moi quand vous arriverez.

– Tu parles comme ton vieux père, s'amusa-t-il.

– C'est parce que tu parles comme moi.

– Que veux-tu, conclut-il, on n'a pas 25 ans tous les jours. »